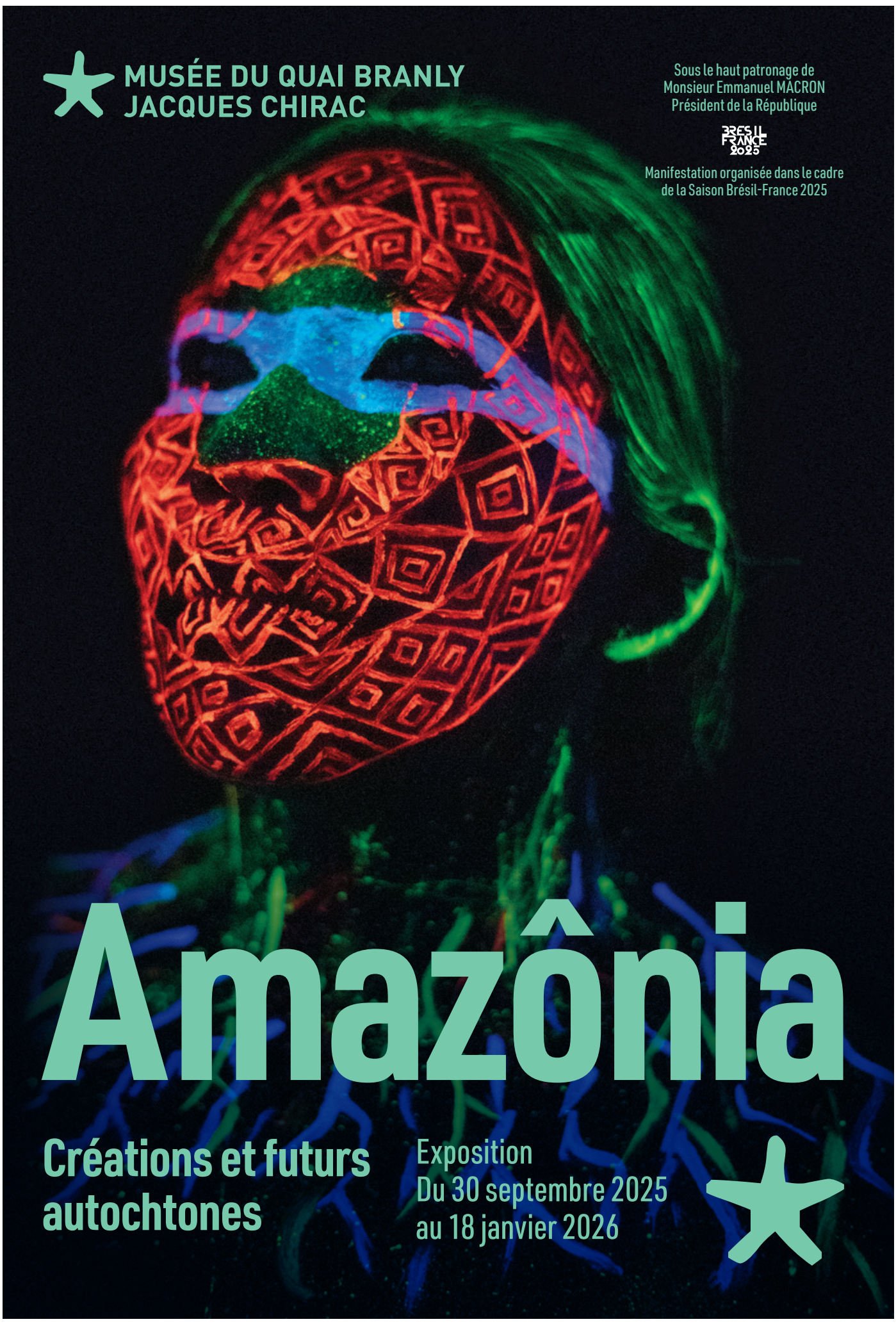


Exposition temporaire / Galerie Jardin

AMAZÔNIA. CRÉATIONS ET FUTURS AUTOCHTONES

30 septembre 2025 – 18 janvier 2026



 **MUSÉE DU QUAI BRANLY
JACQUES CHIRAC**

Sous le haut patronage de
Monsieur Emmanuel MACRON
Président de la République

**BRÉSIL
FRANCE
2025**

Manifestation organisée dans le cadre
de la Saison Brésil-France 2025

Amazônia

**Créations et futurs
autochtones**

Exposition
Du 30 septembre 2025
au 18 janvier 2026



SOMMAIRE

4	Éditorial
	Parcours de l'exposition
6	Introduction
8	Section 1 : Créer la forêt, habiter les mondes
	/ Le prélude du monde
9	/ L'origine aquatique du peuple Iny-Karajá
11	/ Les peuples du Rio Negro
13	/ Les Instruments de Création et de Transformation
	/ La forêt-jardin
14	/ Genèse ou transformation ?
15	Section 2 : Fabriquer les humains
	/ La construction des corps
17	/ Façonner les corps par la peinture
19	/ Les langues amazoniennes
20	Section 3 : Entrer en relation avec l'autre
	/ Les entités surnaturelles
24	/ L'ennemi, les morts, les Blancs
27	Section 4 : Connaître et explorer les mondes
	/ La vision et le rêve
29	/ La connaissance des plantes
	/ Échanges et migrations
30	Section 5 : Multiplier les futurs
	/ Le « monomonde »
31	/ Mondes d'abondance
34	/ Devenir pluriel
35	Éco-conception de l'exposition
36	Autour de l'exposition
37	Commissariat
	Mécènes et partenaires
41	Informations pratiques
42	Contact presse

ÉDITORIAL

L'Amazonie est peut-être l'un des espaces les plus sujets à une distorsion de sa réalité. Trop souvent perçue comme un écrin imperméable à toute modernité, une forêt vierge dans laquelle vivraient des « Indiens » archétypaux, figés dans un éternel présent, elle échappe pourtant à ces représentations réductrices. Bien au contraire, l'Amazonie est un espace complexe, habité, façonné par la présence très ancienne de groupes humains interconnectés, dont la diversité culturelle n'a d'égale que la biodiversité des écosystèmes qui le composent.

C'est ce renversement du regard que l'exposition *Amazônia. Créations et futurs autochtones* propose aux publics. Une approche nouvelle de cette immense aire culturelle, présentée sous l'angle de la contemporanéité et de la créativité de ses populations, de leur résilience face aux dérèglements climatiques et aux menaces écologiques, de leur histoire aussi, qui fait la démonstration que la fin du monde connu n'implique pas nécessairement la fin de tout. Car si la colonisation de l'Amérique du Sud a entraîné une marginalisation des cultures autochtones, leurs expressions actuelles attestent de leur vitalité. L'exposition, qui présente des œuvres d'artistes contemporains issus de ces peuples, en porte témoignage.

La complexité du monde amazonien tient aussi à la multiplicité des liens qui s'y tissent, au maillage de rapports entre des centaines de peuples autochtones, ainsi qu'aux incorporations culturelles et aux métissages avec les aires urbaines. Et ces connexions excèdent l'échelle humaine. Elles se nouent avec les plantes, les animaux, et tout ce que les spiritualités permettent de relier, de sorte que l'Amazonie se présente aussi comme un ensemble vivant, construit par des réseaux denses, des échanges interculturels et une sociabilité élargie.

Correspondant, dans sa temporalité, aux célébrations du bicentenaire des relations entre la France et le Brésil, à la saison culturelle Brésil-France et à l'organisation de la COP30 à Belém, cette exposition a ainsi l'honneur d'être placée sous le haut patronage du président de la République, Emmanuel Macron. Puisse-t-il trouver, en ces lignes, l'expression de ma plus sincère gratitude.

Pour le remarquable travail de complexification, d'élargissement du sujet et de changement d'approche, je souhaite par ailleurs témoigner toute ma reconnaissance à Leandro Varison et Denilson Baniwa, co-commissaires de l'exposition. Par leur connaissance fine de l'Amazonie, leur sensibilité et leur ouverture aux narratifs autochtones, ils ont conçu un parcours sous forme de dialogue entre des œuvres contemporaines et les collections historiques conservées par le musée du quai Branly – Jacques Chirac et le musée d'Archéologie et d'Ethnologie de São Paulo. Grâce à cette mise en résonance des passés, des présents et des futurs de cette partie du monde, ils nous permettent de porter un regard non plus uniforme sur l'Amazonie, mais pluriel, décentré, plus juste. La précieuse collaboration d'Eduardo Góes Neves, directeur du musée d'Archéologie et d'Ethnologie de São Paulo et membre du comité scientifique du projet, est également à souligner.

Si j'adresse mes plus vifs remerciements à l'ensemble des prêteurs, je tiens à citer ici un prêt particulièrement significatif de la polyphonie du propos. Par le biais de l'Instituto cultural Maluá, le peuple Iny Karajá a mis à disposition une douzaine de coiffes qui seront exposées dans le parcours. Leur contribution témoigne de la vivacité d'un héritage qui est aussi, au-delà des musées – et ils en font la démonstration –, entre les mains des communautés. Ce prêt est le gage d'une confiance qui nous honore. Plus largement, je salue tous les groupes autochtones, les artistes, les chercheurs, les experts qui ont contribué, de près ou de loin, à la conception de cette exposition. Ma reconnaissance va enfin au cabinet d'avocats Weil, Gotshal & Manges pour son généreux soutien au projet.

Emmanuel Kasarhérou,

Président du musée du quai Branly–Jacques Chirac

INTRODUCTION

À la fois célèbre et méconnue, l'Amazonie apparaît aux yeux des Européens, malgré cinq siècles de contact, comme un lieu plein de mystères. L'idée floue et simpliste d'une immense forêt vierge peuplée d'Indiens vivant de manière intemporelle réduit cette vaste région à un décor exotique, figé dans un imaginaire collectif façonné par des siècles de représentations extérieures.

L'exposition *Amazônia. Créations et futurs autochtones* a pour ambition de présenter cette région à partir des points de vue de ses premiers habitants, les peuples autochtones. Un lieu pluriel, en constante évolution, où les dynamiques sociales et environnementales se croisent sans cesse. Plutôt que comme un espace naturel, l'Amazonie est présentée ici en tant qu'espace culturel, un lieu où les habitants, humains et non-humains, les différents milieux, la tradition et la modernité, ainsi que les enjeux politiques locaux et globaux les plus divers, se confrontent et s'entrelacent.

À la manière des fleuves amazoniens qui débordent de leurs lits et transforment le paysage, cette exposition souhaite dépasser les frontières – géographiques, sociales, culturelles – habituellement mobilisées pour penser et voir l'Amazonie, et rendre cette région et ses peuples plus complexes.

En se rapprochant des points de vue autochtones, le parcours de l'exposition propose une compréhension alternative du monde, d'autres façons de faire société et d'entretenir des relations avec le milieu qui nous entoure.



L'Amérique du Sud

Le territoire amazonien, divisé par les frontières de neuf pays, dont la France, recouvre approximativement les bassins des fleuves de l'Amazone, de l'Orénoque et du Tocantins-Araguaia, ainsi que le plateau des Guyanes. Loin d'être homogène, l'Amazonie est composée d'environnements très divers : forêts tropicales humides, marécages, plaines inondables, mangroves, savanes, végétation des hauts reliefs, palmeraies, champs, landes sableuses, etc. Ces écosystèmes variés, souvent interconnectés, font de cette région l'une des zones de la planète les plus riches en biodiversité.

La France et l'Amazonie

Située en Amazonie, la Guyane française est, de loin, le territoire européen le plus riche en biodiversité. Selon l'Office français de la biodiversité (OFB), elle abrite un nombre exceptionnel d'espèces : 5 500 espèces végétales, dont plus de 1 500 arbres (contre 135 dans l'hexagone), plus de 700 espèces d'oiseaux, 190 espèces de mammifères, 500 espèces de poissons d'eau douce et 130 espèces d'amphibiens. La Guyane française est aussi le territoire de six peuples autochtones : Kali'na, Lokono-Arawak, Parikweneh, Teko, Wayampis et Wayana.

SECTION 1 : CRÉER LA FORÊT, HABITER LES MONDES

Contrairement aux mythologies européennes, qui évoquent souvent une création unique du monde à partir du néant, les mythes amazoniens mettent l'accent sur l'idée de la transformation comme genèse de toute chose. Il n'existe pas d'origine absolue, pas de premier monde, pas d'être primordial qui ne soit, lui-même, le résultat de la transformation d'une réalité ou d'êtres antérieurs. Pour les cultures amazoniennes, toute naissance, toute création est le prolongement ou la transformation d'un préalable.

Cette dynamique créatrice ne s'arrête jamais : elle est continue, permanente. Même après l'intervention des êtres créateurs qui ont façonné ce monde et ses habitants – humains, esprits, animaux, plantes et autres êtres –, cette création doit se poursuivre. Si elle s'interrompt, l'existence risque de s'affaiblir, de se désagréger et la vie elle-même peut disparaître.

C'est pourquoi les humains ont la responsabilité de maintenir la vitalité du monde. À travers les savoirs chamaniques, les rituels et les cérémonies, ils agissent pour que la création se poursuive, et pour que la vie ne cesse de circuler.

Le prélude du monde

Les histoires des origines décrivent souvent une terre encore jeune, où les éléments du monde – comme le jour et la nuit – sont imprécis. Les êtres qui peuplent cette terre nouvelle ne se sont pas encore distingués entre humains, esprits, animaux, plantes, êtres célestes ou phénomènes météorologiques. Il est courant que ces personnages passent d'un état à un autre, changeant de forme ou de nature. Les mythes de création racontent des processus de différenciation : ils enseignent comment l'existence fut organisée, comment les frontières entre les êtres et les choses furent dessinées, donnant naissance au monde tel qu'il est aujourd'hui.

Lors de certaines cérémonies, les temps primordiaux – ceux qui précèdent la formation du monde tel que nous le connaissons – peuvent être remémorés, voire récréés. On rappelle l'ordre établi par les anciens et les valeurs propres à l'humanité. Parfois, les temps primordiaux ne sont pas seulement évoqués ou représentés mais sont véritablement réactualisés. Le rituel opère comme une brèche dans le temps ordinaire, permettant aux participants de mobiliser les puissances créatrices afin de perpétuer l'existence et l'humanité.

L'origine aquatique du peuple Iny-Karajá

Le peuple Iny-Karajá habite aujourd'hui les rives de l'Araguaia, dans l'Ouest amazonien, mais selon les récits mythologiques, il vivait auparavant au fond des eaux du fleuve. Un jour, ces êtres aquatiques découvrirent un passage pour accéder à la surface. Une partie du peuple en sortit, atteignant les plages de sable blanc. Ils découvrirent un monde beau, chaud et agréable, où la nourriture était savoureuse et abondante. Séduits, ils décidèrent de s'y installer et vécurent heureux dans un premier temps. Mais peu à peu, ils remarquèrent que leurs corps commençaient à décliner. C'est ainsi qu'ils firent l'expérience de la maladie, de la vieillesse et de la mort. Regrettant l'éternelle jeunesse qu'ils connaissaient dans les profondeurs, ils voulurent regagner leur ancienne demeure. Mais le passage qu'ils avaient emprunté était désormais bloqué par un immense serpent, leur interdisant de retourner vers le monde aquatique.

Ces Iny furent alors contraints de vivre à jamais sur la terre ferme, séparés de leurs parents restés au fond des eaux. Les Iny disent que ceux qui vivent encore aujourd'hui dans les profondeurs du fleuve leur rendent visite de temps en temps, sous la forme d'esprits masqués, pendant certains rituels.



Poupée ritxoko
Argile, 23 x 6,8 x 4,5 cm
© musée du quai Branly – Jacques Chirac, photo
Pauline Guyon

Les femmes iny-karajá possèdent un savoir-faire de céramistes. À travers les *ritxoko*, poupées anthropomorphes en argile, elles représentent les relations familiales, des scènes de la vie quotidienne, de la faune locale ou encore des personnages mythiques.

Ces poupées sont offertes à leurs filles, nièces ou petites-filles comme jouets. Les *ritxoko* sont aussi vendues à des Non-Autochtones, en tant qu'objets artisanaux ou, plus récemment, comme œuvres d'art à part entière.

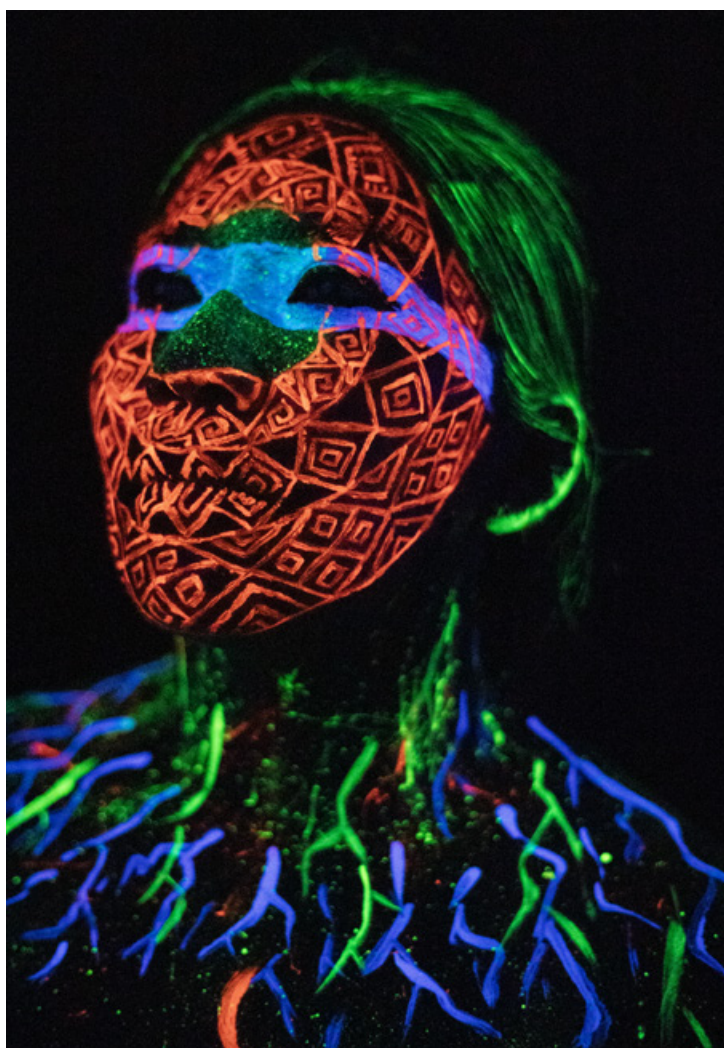


Poupée ritxoko
Terre cuite, 26 x 7,5 x 3,5 cm
© musée du quai Branly – Jacques Chirac

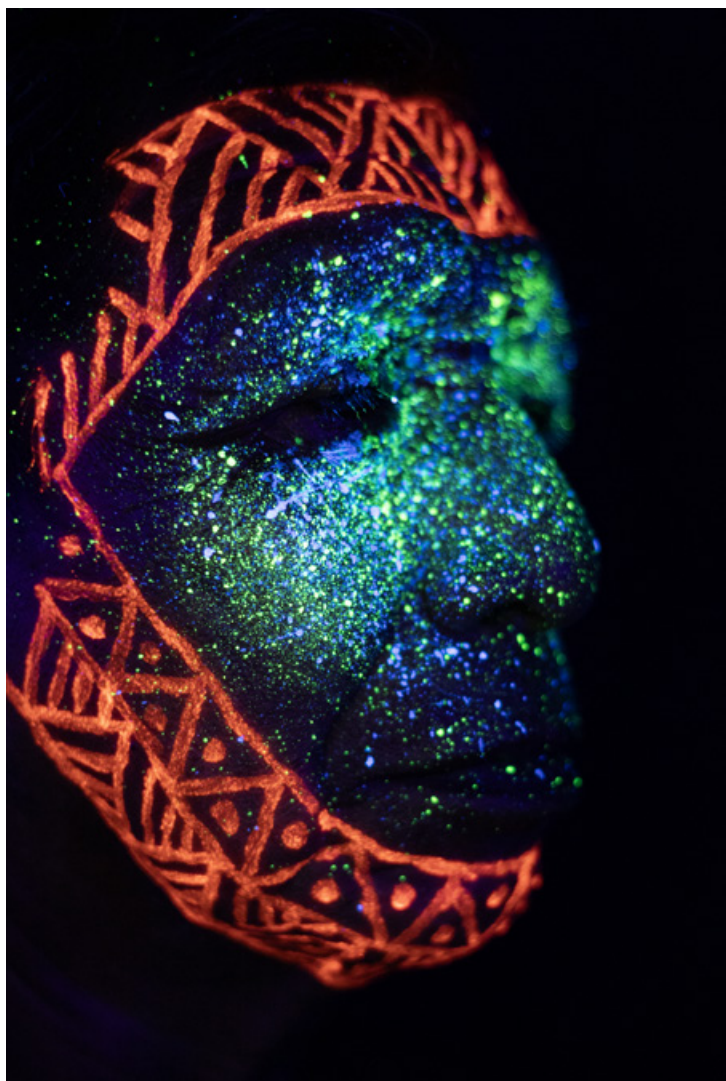
Les peuples du Rio Negro

Le Rio Negro, dans le nord-ouest de l'Amazonie, est le territoire de plusieurs peuples parlant des langues de différentes familles linguistiques. Ensemble, ils forment une société internationale, fondée sur des liens familiaux, des échanges de connaissances et de biens, et des cérémonies.

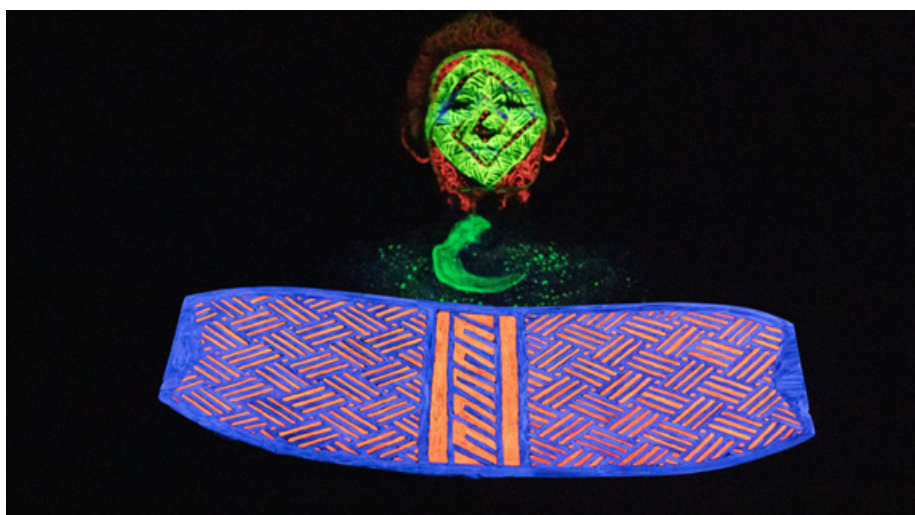
Selon leurs mythes, ces peuples ont été créés à partir de la transformation de puissants objets ou artefacts appartenant aux « gens-tonnerre ». Ces êtres invisibles et éternels, dotés d'immenses pouvoirs, furent eux-mêmes créés par la Grand-Mère de l'Univers – ou par la Terre elle-même – afin de donner naissance à l'humanité



Paulo Desana, *Pamürimasa, Les Esprits de la Transformation 4*
São Gabriel da Cachoeira, Amazonas (Brésil), 2022
© Paulo Desana



Paulo Desana, *Pamürimasa, Les Esprits de la Transformation 3*
São Gabriel da Cachoeira, Amazonas (Brésil),
2022
© Paulo Desana



Paulo Desana, *Pamürimasa, Les Esprits de la Transformation 6*
São Gabriel da Cachoeira, Amazonas (Brésil),
2022
© Paulo Deasna

Les Instruments de Création et de Transformation

Certains peuples du nord-ouest amazonien expliquent que les « Instruments de Création et de Transformation » existaient avant même la création du monde. L'humanité fut créée à partir de ces puissants artefacts. Le savoir nécessaire pour les fabriquer et les utiliser a été transmis aux humains afin qu'ils continuent, à leur tour, à façonner le monde.

La forêt-jardin

L'environnement amazonien a évolué avec les humains, qui peuplaient déjà la région depuis au moins 9.000 ans.

Au fil des millénaires, les milieux et les humains se sont influencés mutuellement. C'est pourquoi l'Amazonie peut être considérée comme une région anthropique : un milieu façonné, au moins en partie, par l'intervention humaine, un espace bioculturel.

Les différents peuples de cette mosaïque culturelle y ont développé l'horticulture : un aménagement forestier qui, en organisant la diversité biologique, assurait à la fois une gestion durable de la forêt et une grande diversité alimentaire.

Ce mode d'exploitation des milieux diffère fortement de l'agriculture occidentale contemporaine moderne, fondée sur la culture intensive d'une seule espèce végétale.



Costume-masque totochinawe
Peuple Magüta (Tikuna), 1988-1993
Fibres végétales, écorce, pigments végétaux et résine
160 x 140 cm (bras dépliés)
© musée du quai Branly – Jacques Chirac, photo
Claude Germain

Ce costume-masque incorpore un esprit végétal, avec qui les Magüta interagissent dans certaines cérémonies.

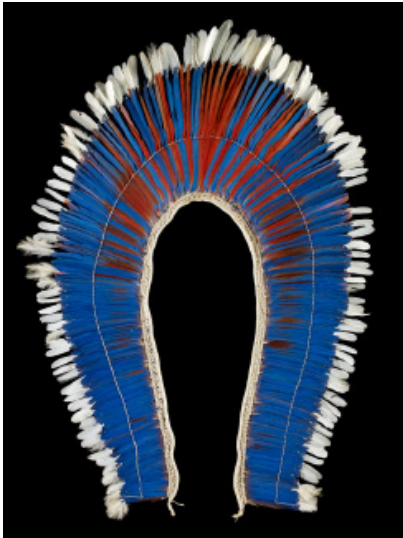
Genèse ou transformation ?

Grâce aux connaissances transmises par leurs ancêtres, les peuples autochtones continuent à façonner le monde à travers des fêtes, des rituels et diverses cérémonies. Ils nous enseignent que le rythme de l'existence, loin d'être purement naturel, nécessite l'intervention humaine pour être soigné, honoré et préservé. Sans cette attention constante, l'ordre du monde risquerait de s'effondrer.

Cet héritage, qui remonte aux temps mythiques, doit sans cesse être renouvelé au gré des saisons, des cycles des animaux et des plantes, ainsi que des passages importants de la vie humaine, tels que les naissances, les initiations, les maladies ou la mort. Les gestes nécessaires à ce maintien sont d'une grande puissance et impliquent souvent de cultiver des relations, parfois périlleuses, avec des entités non humaines dont la coopération est essentielle pour assurer la continuité de notre monde.



Denilson Baniwa
Waferinaipe ou Les Anciens Héros de l'univers ouvrent le nombril du monde,
2018, peinture acrylique sur toile
Collection de l'artiste © Denilson Baniwa



Coiffe krôkrôkti
Peuple Mëbengôkre Kayapó, État du Mato Grosso ou du Pará (Brésil)
Plumes, fibres végétales, 180 x 170 cm déployée
© musée du quai Branly – Jacques Chirac, photo Patrick Gries



Peigne
Peuple Ka'apor, État du Maranhão (Brésil)
Bois, plumes, 15 x 2 x 0,5 cm
© musée du quai Branly – Jacques Chirac, photo Pauline Guyon

SECTION 2 : FABRIQUER LES HUMAINS

En Amazonie, les conceptions de l'être humain vont bien au-delà de simples caractéristiques biologiques. Il ne suffit pas de naître humain pour le devenir pleinement, car les êtres possèdent des potentiels multiples : ils peuvent évoluer aussi bien vers l'humanité – et ainsi devenir un « semblable à nous » – que vers d'autres formes d'existence – et ainsi devenir une personne « différente de nous », comme un animal, un esprit ou un étranger.

La naissance – voire la conception – n'est que le premier pas dans un long processus social qui fabrique des « vraies personnes » tout au long de leur vie : cérémonies de nomination, rites de passage, insertion dans des réseaux de parenté, pratiques et traitements profanes ou chamaniques, ou encore la mise en relation avec des entités « autres-qu'humaines ».

La construction des corps

En Amazonie, le corps humain n'est pas un produit simplement naturel. De la naissance à la mort, les corps humains sont fabriqués, construits, puis déconstruits.

Pour qu'un bébé devienne une personne humaine, il ne suffit pas de le nourrir : dès l'accouchement, son corps fait l'objet de soins visant à lui conférer des qualités proprement humaines : il sera façonné, orné, percé, parfumé, et alimenté selon des règles alimentaires précises.

À la mort d'une personne, les rites funéraires ont pour objectif de « défaire » ce corps humain, permettant ainsi au défunt de devenir un « être-autre-qu'humain ».

Dès la naissance, les corps des enfants mëbengôkre sont fabriqués petit à petit, à l'aide de peintures, de baumes, de parfums, et grâce aux contacts graduels avec des substances provenant des êtres dangereux (tissus, perlages, vanneries, plumes, etc.), qui prêtent aux corps leurs pouvoirs mythiques.

Quand le corps est considéré comme suffisamment « endurci » par ces procédés, la cérémonie de nomination a lieu. À ce moment-là, avec leurs corps protégés par une peinture aux motifs noirs complexes et recouverts de petites plumes blanches, ils pourront arborer le *krôkrôkti*, l'ornement le plus périlleux issu de la grande harpie mangeuse d'hommes.



Collier à sifflet
Peuple Ka'apor, État de Maranhão (Brésil), 1960-1972
Plumes, coton, fibres végétales, os
© musée du quai Branly – Jacques Chirac, photo Claude Germain

Façonner les corps par la peinture

Omniprésente en Amazonie, la peinture corporelle dépasse largement le seul langage esthétique. Certes, dans beaucoup de contextes, les Autochtones se peignent et se parfument pour le plaisir. Mais le rôle des peintures ne s'arrête jamais là. Les différents graphismes – toujours figuratifs et non abstraits – ne représentent pas quelque chose au sens figuratif : ils communiquent (une phase de la vie, une naissance ou un deuil, une fête, un moment cérémoniel, etc.) et ils agissent (ils guérissent, protègent, transforment les corps ou incorporent à ceux-ci certaines qualités). Par exemple, le graphisme du jaguar confère les attributs de ce fauve au corps sur lequel il est peint.

Très souvent, la peinture corporelle s'accompagne de parfums, tirés soit des substances utilisées pour colorer la peau, comme le roucou, soit de résines végétales, ou plus rarement d'huiles animales. Parfois, on applique également du duvet de différentes espèces d'oiseaux.

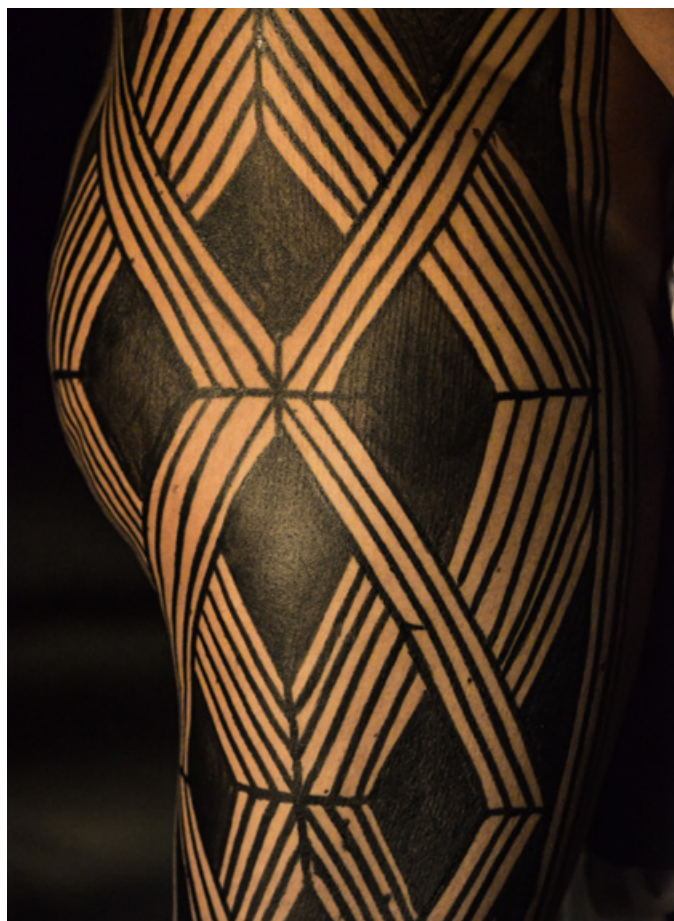


Iano Mac Yawalapiti
Scènes de la fête Kuarup
Village Yawalapiti, Territoire autochtone du
Xingu (Brésil)
2022, 2023, 2024,
Photographie © Iano Mac Yawalapiti

Iano Mac Yawalapiti
Scènes de la fête Kuarup
Village Yawalapiti, Territoire autochtone du
Xingu (Brésil)
2022, 2023, 2024,
Photographie © Iano Mac Yawalapiti



Iano Mac Yawalapiti
Scènes de la fête Kuarup
Village Yawalapiti, Territoire autochtone du
Xingu (Brésil)
2022, 2023, 2024,
Photographie © Iano Mac Yawalapiti



Les langues amazoniennes

En Amazonie, la diversité culturelle et linguistique est l'une des plus riches au monde. Avant l'invasion européenne à partir du 16^e siècle, on estime que cette région connaissait plus d'un millier de langues. De nos jours, on y trouve encore plus de 300 langues vivantes, appartenant à plusieurs familles linguistiques différentes. Certaines sont utilisées par des milliers de personnes, tandis que d'autres, connues de seulement quelques locuteurs, sont gravement menacées de disparition.

À ce riche répertoire de langues « parlées » s'ajoutent des langues de signes, des langues sifflées ou encore des langues tambourinées, qui intègrent la vaste mosaïque linguistique amazonienne.

En plus des langues humaines, on trouve également des formes de langage utilisées par les « êtres-autres-qu'humains » qui habitent aussi l'Amazonie – comme les animaux, les plantes, les esprits ou même les morts.



Labret
Peuple Ka'apor, État de Maranhão (Brésil)
1960-1972, Plume, 31 x 18 cm
© musée du quai Branly – Jacques Chirac, photo
Claude Germain

Pour plusieurs peuples d'Amazonie, la langue permet de distinguer les membres de la communauté des personnes appartenant à d'autres collectifs (animaux, esprits, ennemis, Blancs). Savoir parler « comme il faut », c'est-à-dire être capable de s'exprimer comme un véritable être humain, est une compétence essentielle.

En plus de l'apprentissage, toute une panoplie d'ornements et de techniques permet d'inscrire littéralement dans les corps la maîtrise de cette faculté. Le perçage de la lèvre inférieure pour y insérer un ornement appelé labret, est une pratique très répandue.

SECTION 3 : ENTRER EN RELATION AVEC L'AUTRE

Pour les Européens, les Autochtones sont une autre forme d'humanité. Mais qui sont les « Autres » pour ces autres-là ?

Les mondes amazoniens sont peuplés de créatures dotées de capacités humaines : animaux, plantes, esprits, ennemis, revenants, phénomènes météorologiques... Tous ces « êtres-autres-qu'humains » peuvent être dotés de personnalité, agir de manière consciente sur le monde et partager une culture commune avec leurs semblables.

Beaucoup de ces créatures ont aussi la capacité de changer de peau : les « gens-arc-en-ciel » peuvent se métamorphoser en anaconda, le « peuple jaguar » peut se changer en humains, comme le chamane peut devenir spectre.

Les notions amazoniennes de « personne » sont donc plus larges que celles des Européens. Pour ces peuples, en effet, les capacités humaines d'agir, de penser, voire d'avoir une culture, ne sont pas l'apanage des seuls humains.

Les entités surnaturelles

Dans les temps mythiques, les êtres avaient la capacité de changer d'enveloppe corporelle en permanence. Ils avaient aussi des capacités surnaturelles de création et de transformation. Les mythes expliquent comment les humains ont perdu ces capacités et sont devenus mortels. Ils continuent cependant à entretenir des relations avec ces entités surnaturelles.

Certaines de ces relations sont dangereuses mais nécessaires, comme l'appel à ces êtres pour guérir un malade ou pour transformer le corps des jeunes initiés. Dans ce cas, ces relations sont performées lors des rituels, un espace où les temps mythiques et ses créatures sont invoqués de façon contrôlée.

Mais ces relations peuvent aussi être hasardeuses et, dans ce cas, elles sont particulièrement dangereuses : rencontrer un inconnu en rêve ou dans les bois par exemple, que ce soit sous forme humaine, végétale ou animale, est souvent un risque. Il peut s'avérer être un « autre-qu'humain » et causer la maladie ou même la mort.



Coiffe olok
Peuple Wayana, État d'Amapá, Brésil, 1930-1945
Fibres végétales, coton, élytres, plumes de cacique
jaune, de toucan, de perroquet, d'ara rouge, de
poule et d'hocco, 240 x 160 cm (déployée)
© musée du quai Branly – Jacques Chirac, photo
Pauline Guyon

Pour les Wayana, beauté et péril vont de pair. Peu d'êtres sont aussi magnifiques et dangereux que les olokimè, des ogres cannibales qui vivent au fond des eaux, où ils dansent et font la fête, dévorant avec leur immense mâchoire les Wayana capturés. De leurs corps splendides émanent des maladies et des épidémies.

Aussi dangereux soient-ils, ces êtres sont mobilisés par les Wayana à l'occasion des longs rituels initiatiques masculins, à travers les masques portés par les jeunes initiés, qui incarnent le monstre surnaturel.

Masque atujuwa,
Peuple Wauja, Haut Rio Xingu, État du Mato
Grosso
(Brésil), 2005
Bois, coton, dents de piranhas, cire d'abeille,
pigments végétaux rouge et noir, plumes,
170 x 178 x 28 cm
© musée du quai Branly – Jacques Chirac,
photo Pauline Guyon



Masque atujuwa
Peuple Wauja, Haut Rio Xingu, État du Mato
Grosso
(Brésil), 2005
Bois, coton, dents de piranhas, cire d'abeille,
pigments végétaux rouge et noir, plumes, 170 x
178 x 28 cm
© musée du quai Branly – Jacques Chirac,
photo Pauline Guyon





Brus Rubio Churay
Transformación del jaguar : La mareación (Transformation du jaguar : l'enivrement) ; *Danza de la abeja* (Danse de l'abeille),
 2023, Acrylique sur toile
 Collection Fondation Cartier pour l'art contemporain, Paris
 © Brus Rubio Churay

L'ennemi, les morts, les Blancs

Le statut d'humain – un être semblable à nous – n'est pas figé ni absolument stable en Amazonie. L'humanité est un état plutôt qu'une essence absolue. Un membre de la communauté peut devenir un esprit ou un animal, sous l'emprise d'une maladie par exemple (dans ce cas, un traitement chamanique est nécessaire pour ramener le malade à l'état humain).

D'autres transformations sont plus drastiques, comme la mort. Certains peuples entretiennent des relations positives avec leurs défunts, tandis que d'autres les éloignent. Dans les deux cas, le mort perd son statut humain, pour devenir autre chose.

Les peuples autochtones distincts, voisins ou éloignés – considérés aujourd'hui comme des « cousins » et donc des alliés – pouvaient dans le passé être considérés comme des ennemis, et donc exclus du champ humain ou vus comme une humanité incomplète ou déchue.

Les Blancs sont une catégorie d'« Autres » beaucoup plus récente. À la fois crainte et désirée, cette altérité ne se fonde pas sur la race ou la couleur de peau, mais indique plutôt une façon radicalement différente de voir le monde.



Coiffe à couvre-nuque *aquiraa*,
Peuple Munduruku, État de l'Amazonas ou du
Pará (Brésil), Avant 1882
Plumes, coton
© musée du quai Branly – Jacques Chirac, photo
Pauline Guyon

Ornement clé des cérémonies funéraires du peuple Boe-Bororo, le *pariko* est fabriqué à la demande de la mère rituelle du mort. Pour qu'un *pariko* soit réalisé, les morts (*aroe*) doivent être invoqués dans la *bai mana gejewu*, la « maison des hommes ». Là, à l'abri du regard des femmes, l'ornement est confectionné par les hommes.

Chaque diadème est l'image d'un mort particulier, reconnaissable grâce aux plumes utilisées, provenant de différents oiseaux, et aux combinaisons de couleurs produites. Le mort est incarné par l'homme qui porte l'ornement lors des danses funéraires.



Diadème *pariko*
Peuple Boe-Bororo, État du Mato Grosso (Brésil),
2024
Plumes (Ara ararauna, Ara chloroptera, canard
domestique), bois, coton, fibres végétales
© musée du quai Branly – Jacques Chirac

Diadème *pariko*, peuple Boe-Bororo

Ce *pariko* a été confectionné en octobre 2024 au musée du quai Branly – Jacques Chirac, par cinq représentants boe-bororo venus étudier les objets de leurs ancêtres, collectés en 1936 par les anthropologues Dina et Claude Lévi-Strauss.

Ils ont fait don du diadème au musée, renouant ainsi, après presque un siècle, les liens entre le peuple Boe et l'institution, tout en montrant au public européen que leur culture demeure vivante et dynamique.



Denilson Baniwa, *Contatos Imediatos de Terceiro Grau* (Série des chasseurs coloniaux), 2021, Collage numérique
Collection de l'artiste © Denilson Baniwa

Dans le récit historique occidental classique, les Amériques et l'Amazonie auraient été « découvertes » par les Européens, qui se sont donné pour mission de civiliser les peuples conquis. Pour les Autochtones habitant ces régions, les Européens ont envahi leurs territoires et cherché à détruire leur monde.

Une grande partie des collections des musées ethnographiques européens a été constituée dans des contextes coloniaux violents. Même si ces institutions n'ont pas participé directement à l'entreprise coloniale, la création et l'usage de leurs collections ont contribué à renforcer l'image des Autochtones comme des êtres primitifs.

En collant des images issues de la culture « pop » sur les photographies faites par les premiers anthropologues ayant sillonné l'Amazonie, Denilson Baniwa utilise l'ironie pour questionner le rôle des images, des collectes ethnographiques et du savoir anthropologique dans la construction des stéréotypes.



Denilson Baniwa
Caçadores de Ficções Coloniais (Chasseurs de fictions coloniales), 2021, Collage numérique
Collection de l'artiste © Denilson Baniwa

SECTION 4 : CONNAÎTRE ET EXPLORER LES MONDES

Les peuples amazoniens partagent certaines pratiques avec la science occidentale, comme l'expérimentation empirique. Par exemple, ils peuvent prévoir l'arrivée de la saison des pluies en observant la migration de certaines espèces d'oiseaux. Leur savoir écologique repose par ailleurs sur une observation minutieuse des relations entre animaux et plantes, des interactions qui échappent souvent aux scientifiques.

Mais les savoirs autochtones mobilisent également d'autres formes de production des connaissances, comme les rêves ou les visions. Ainsi, un chasseur peut, par le biais d'un rêve, convaincre le gibier qu'il souhaite traquer de venir à lui, et un chaman peut, grâce à ses visions, visiter la maison d'un esprit pour lui demander conseil dans le traitement d'une maladie.

Ces savoirs sont dynamiques : ils évoluent avec les changements du monde, s'adaptent à de nouveaux enjeux comme le réchauffement climatique et s'enrichissent des apports de la science occidentale.

La vision et le rêve

La production des connaissances en Amazonie est souvent associée à d'autres réalités ou à des relations avec des « êtres-autres-qu'humains ». Les Autochtones accèdent à ces sources de savoir lorsque leur état de conscience est élargi – tantôt par le rêve ou la maladie, tantôt par les savoirs et pratiques chamaniques, tantôt par la prise de substances souvent élaborées à partir de plantes. Souvent, ces substances, ou les plantes dont elles sont issues, sont dotées d'une personnalité et traitées avec respect.

Dans une approche occidentale, les changements d'états de conscience sont subjectifs aux individus, par opposition à un monde alentour considéré comme « réel et objectif ». L'inconscient serait, selon ce point de vue, le produit de l'imagination individuelle. En Amazonie, au contraire, les peuples autochtones valorisent ces expériences, qui offrent une ouverture à des réalités et à des êtres auxquels nous n'avons pas accès à l'état de veille.

Hamac d'enfant
Peuple Huni Kuĩ, Village de Balta (Pérou)
Coton, 197 x 102 x 6 cm
© musée du quai Branly – Jacques Chirac, photo
Pauline Guyon



Les Huni Kuĩ élaborent des motifs graphiques, dits kene, sur une grande variété de supports, allant du tissage et de la vannerie à la peinture corporelle et à la céramique. L'ensemble de ces techniques est traditionnellement considéré comme une spécialité féminine.

Cependant, leur mise en œuvre nécessite la collaboration des hommes, tant pour la culture et la cueillette des matériaux que pour la transmission des savoirs rituels associés à chaque motif.



Banc d'oiseau bicéphale *apuka*,
Peuple Teko, Moyen Araoua (Guyane française),
1900-1930
Bois de carapa, 95 x 35 x 20 cm
© musée du quai Branly – Jacques Chirac, photo
Pauline Guyon

Très présents en Amazonie, les bancs ne constituent jamais un simple mobilier pour les Autochtones. Plus qu'un siège destiné au corps humain, ils sont surtout un siège du savoir : savoir tantôt chamanique (comme les bancs wayana ou kali'na), tantôt politique (comme les bancs xinguanos réservés à la chefferie). Leur usage est souvent réservé aux hommes, même si des exceptions à cette règle existent, comme pour le banc *huni kuin*, utilisé lors des rituels d'initiation des garçons et des filles. Les nombreux tabourets en céramique retrouvés lors de fouilles archéologiques, comme le banc marajoara, témoignent de l'ancienneté de cette tradition amazonienne, pratiquée encore de nos jours.

La connaissance des plantes

Plusieurs peuples amazoniens utilisent des substances végétales comme le yopo, l'ayahuasca, le tabac ou la coca pour altérer volontairement l'état de conscience. Les Occidentaux qualifient ces substances de « psychotropes » et interprètent leurs effets comme des « hallucinations ». Pourtant, dans les contextes autochtones d'Amazonie, il s'agit de faire advenir des visions considérées comme bien réelles et permettant d'accéder à des connaissances, à d'autres plans d'existence, ou encore d'entrer en relation avec des « êtres-autres-qu'humains ».

Cet usage, réservé tant aux hommes qu'aux femmes, n'a rien de récréatif : il a des buts rituels, spirituels, politiques ou médicaux, et s'inscrit dans une cosmologie riche qui donne sens et cadre à l'expérience visionnaire.

Échanges et migrations

Depuis des millénaires, les peuples autochtones entretiennent des liens avec d'autres régions du continent. L'Amazonie n'était pas un endroit isolé avant l'arrivée des Européens. Au contraire, elle faisait partie de plusieurs réseaux d'échanges et de migrations reliant des zones voisines, comme les Andes et les Caraïbes, ou beaucoup plus éloignées, comme la Mésopotamie.

Malgré l'absence de sources écrites avant le 16^e siècle, ces relations entre les différentes régions des Amériques sont connues aujourd'hui grâce à des objets évoquant les échanges, aux travaux linguistiques et archéologiques, et aussi par le biais des plantes. Domesticquées dans des régions particulières (en Amazonie pour le manioc, le cacao ou la patate-douce ; en Mésopotamie pour le maïs et certains piments), elles ont circulé sur le continent avant l'arrivée des Européens, témoignant ainsi des contacts réguliers ou ponctuels entre différentes régions des Amériques.

SECTION 5 : MULTIPLIER LES FUTURS

La colonisation européenne, à partir du 16^e siècle, puis les politiques internes des États indépendants d'Amérique du Sud aux 19^e et 20^e siècles, ont toujours essayé de « civiliser » les « Indiens ».

Pourtant, après cinq siècles de colonisation, les peuples autochtones continuent de faire vivre, de réinventer et de transmettre leurs modes d'existence.

Résistant aux différentes formes que prend la colonisation, ils ne se contentent pas de survivre : les Autochtones réaffirment, par leurs luttes, leurs créations et leurs savoirs, par leur existence même, la vitalité de leurs mondes. En réaffirmant sans cesse leurs traditions ancestrales, leurs manières d'habiter la terre, de penser les relations entre les êtres vivants et d'imaginer l'avenir, ils proposent des futurs différents, pluriels, en rupture avec l'idée d'un futur unique façonnée par la globalisation.

Le « monomonde »

Prédomine dans les sociétés occidentales une vision selon laquelle tous les peuples partagent un seul et unique avenir, pensé du seul point de vue humain, centré sur l'individualisme, l'État-nation, le productivisme, l'augmentation et l'accumulation de richesses, les « nouvelles » technologies et le marché globalisé.

Quelles sont les conséquences de cette dynamique pour la planète et pour le reste des vivants ? En Amazonie, cela a engendré la déforestation, la pollution, des épidémies et des massacres, la perte de la biodiversité et l'accaparement des terres. En somme, ce futur programmé provoque la disparition des mondes autochtones et des collectifs qui les habitent.

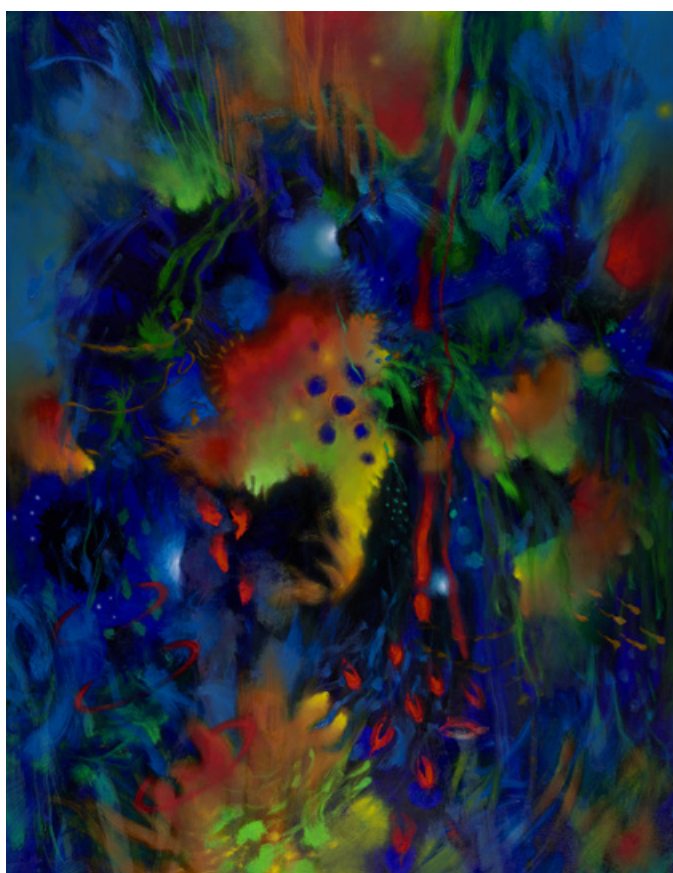
Selon les scientifiques, la dévastation de l'Amazonie aurait atteint un point de non-retour : même si la destruction cessait aujourd'hui, les différents environnements ne seraient plus en mesure de se régénérer complètement.

Mondes d'abondance

Les sociétés occidentales séparent souvent la nature d'un côté et l'humain de l'autre. Cette vision représente la forêt comme l'opposé de la culture : on la préserve ou on l'exploite, mais elle reste perçue comme une réalité distincte du monde social.

Les sociétés amazoniennes considèrent, au contraire, les forêts comme un espace de relations sociales, c'est-à-dire un monde habité par des personnes humaines et autres-qu'humaines qui interagissent en permanence. Dans ce mode de vie, la diplomatie est une compétence essentielle pour dialoguer et échanger avec les plantes, les animaux, les esprits et les autres habitants des milieux, dans un rapport fondé sur le respect et la réciprocité.

Dans les mondes amazoniens, la valeur centrale n'est pas la productivité, mais l'abondance constituée d'une immense variété d'espèces sauvages et domestiques. Les jardins autochtones se confondent avec la forêt, car aucune frontière nette ne les sépare.



Carlos Jacanamijoy, *El collar de los abuelos* (Le collier des ancêtres), 2023
Huile sur toile, 198,5 x 168 cm
© musée du quai Branly – Jacques Chirac, photo
Pauline Guyon

Quand vient la saison où les fruits de péqui commencent à mûrir, les Wauja organisent la Mapulawá, une grande fête pour célébrer l'esprit des oiseaux, des animaux et des poissons, maîtres de cet arbre, et ainsi assurer une récolte abondante. Parmi ces esprits maîtres des arbres fruitiers, ceux des poissons sont particulièrement importants. Ils sont incarnés par les *matapu* – rhombes fabriqués pour accueillir ces esprits au village – et chaque espèce de poisson est identifiable grâce à sa peinture spécifique.



Rhombes
Peuple Wauja, Haut Rio Xingu, État du Mato Grosso (Brésil)
Bois, fibres végétales, pigments, 43,5 x 9 x 1 cm
© musée du quai Branly – Jacques Chirac, photo Pauline Guyon



Masque *kyijtyuwa*
Peuple Bora, Putumayo (Colombie)
Bois blanc, liber, pigments, 33 x 16 x 10,5 cm
© musée du quai Branly – Jacques Chirac, photo
Pauline Guyon



Corbeilles à manioc
Département de Vichada (Colombie)
Fibres végétales, 15 x 111 x 50,5 cm
© musée du quai Branly – Jacques Chirac, photo
Pauline Guyon



Denilson Baniwa
Cobra do tempo (Serpent du temps), Niterói (Brésil), 2016
Œuvre numérique conçue pour l'Acampamento Terra Livre
Collection de l'artiste © Denilson Baniwa

Devenir pluriel

Contre le modèle unificateur promu par les politiques coloniales, les autochtones s'efforcent de construire un futur pluriel, où chaque peuple peut librement choisir son projet de société, guidé selon ses propres valeurs.

Les stratégies qu'ils mettent en œuvre sont multiples : les projets d'éducation scolaire autochtone, qui adaptent les programmes nationaux à leurs langues et traditions pédagogiques ; la revitalisation culturelle, qui cherche à « réveiller » les traditions et savoirs « endormis » ; le droit de continuer à être autochtone malgré le fait d'avoir migré vers les centres urbains ; le choix politique de rester isolé dans son territoire et de refuser tout contact avec le monde extérieur ou, au contraire, celui d'envoyer leurs jeunes étudier à l'université.

De plus, les autochtones s'investissent de plus en plus dans le domaine de l'art contemporain, selon leurs propres critères de contemporanéité, afin de déconstruire l'idée selon laquelle la différence culturelle impliquerait un décalage temporel.

Éco-conception de l'exposition

Dans une démarche visant à réduire l'impact environnemental de ses expositions temporaires, le musée du quai Branly – Jacques Chirac a initié, entre 2023 et 2024, un projet de cimaises pérennes, modulables et autoportantes. Conçues par l'Atelier de scénographie Maciej Fiszer en collaboration avec l'entreprise BAREM, ces structures ont été pensées pour être réutilisées à long terme.

En 2025, un investissement conséquent a permis la fabrication de 100 mètres linéaires de ces nouvelles cimaises. L'exposition *Amazônia. Créations et futurs autochtones* constitue leur première mise en œuvre.

Afin d'optimiser le réemploi du matériel, la conception et la réalisation des expositions *Amazônia* (2025) et *Africa Fashion* (2026) ont été confiées à la même équipe scénographique. Cette approche permet la réutilisation coordonnée des cimaises, vitrines et éléments de mobilier sur les deux expositions.

Les nouvelles cimaises sont principalement revêtues de MDF M1 de 12 mm d'épaisseur, choisi en remplacement du 19 mm habituellement utilisé, afin de limiter la consommation de matière première.

D'autres éléments de l'exposition intègrent également des matériaux de réemploi :

25 % du verre utilisé dans les vitrines provient des expositions *Mexica* (2024), *Au fil de l'or* (2025), *Ouvrir l'album du monde* (2023) et *Mayas* (2014-2015) ;

70 % des capots en PMMA (plexiglas) proviennent des stocks existants du musée.

L'ensemble de l'éclairage est assuré par des équipements LED, permettant une réduction significative de la consommation énergétique. Les dispositifs audiovisuels sont intégralement issus du parc du musée. Enfin, la signalétique est réalisée majoritairement par impression transfert, limitant ainsi l'usage de supports plastiques.

AUTOUR DE L'EXPOSITION

Pour découvrir l'exposition

Audioguide (français et anglais)

Visite guidée à partir de 12 ans

Visite guidée famille à partir de 6 ans

Visite contée à partir de 6 ans

Parcours enfant pour découvrir l'exposition à partir de 7 ans

Dispositifs destinés aux personnes en situation de handicap

Des fiches de salles adaptées aux différents types de handicap et une vidéo LSF

Les rendez-vous autour de l'exposition

Rencontres "Existe-t-il un art amazonien?"

/ 1^{er} et 2 octobre 2025

Salle de cinéma

Rencontres autour de l'exposition. Artistes amazoniens, chercheurs et professionnels des musées échangent autour des pratiques artistiques autochtones et du rôle des institutions européennes. Avec Leandro Varison, Denilson Baniwa, David Díaz Gonzales, Thiago Oliveira, Rember Yahuarcani, Carlos Jacanamijoy...

L'Amazonie autochtone est souvent considérée comme une région en marge de l'histoire, où les expressions culturelles ne peuvent être que « traditionnelles ». À rebours de cette conception, ces rencontres proposent d'ouvrir une réflexion critique et interdisciplinaire sur la possibilité de penser un art amazonien.

Deux questions, en apparence simples mais porteuses d'enjeux complexes, en constituent le point de départ : peut-on parler d'un art autochtone amazonien ? Et si tel est le cas, comment s'inscrit-il dans une histoire de l'art, locale comme globale ?

Avec le soutien de l'Ambassade du Pérou en France



Fête de la science

/ 5 octobre 2025 de 14h à 18h

À l'occasion de la Fête de la science 2025 sur le thème Intelligence(s), et en écho à l'exposition, le musée explore les savoirs botaniques traditionnels et la connaissance empirique des plantes.

À travers des activités et visites guidées autour des savoirs de guérison et des pratiques chamaniques, le public est invité à découvrir la richesse des plantes médicinales et la manière dont elles s'inscrivent dans des rapports culturels et sensibles à la nature.

Les dialogues du quai Branly

Théâtre Claude Lévi-Strauss, de 19h30 à 21h

Enjeux écologiques internationaux avec Julie Gacon

Brésil, les promesses vertes à l'épreuve des faits

/ Jeudi 9 octobre 2025

En Inde, la contre-révolution verte

/ Jeudi 6 novembre 2025

États du Pacifique : « nous ne nous noyons pas, nous nous battons »

/ Jeudi 11 décembre 2025

Tropicales, équatoriales, l'histoire au coeur des forêts avec Xavier Mauduit

Amazonie, il n'y a pas de forêt vierge

/ Jeudi 16 octobre 2025

Afrique centrale, archéologie tropicale

/ Jeudi 4 décembre 2025

Monde végétal en Asie du Sud-Est

/ Jeudi 18 décembre 2025

Rencontres au Salon de lecture Jacques Kerchache

/ 7 octobre 2025

Rendez-vous avec Leandro Varison, commissaire de l'exposition

Un dimanche en famille Amazônia

/ 19 octobre 2025

Ateliers, mini-visites, contes.

Soirée Amazônia

/ 21 novembre 2025

Des récits ancestraux aux sons d'aujourd'hui, cette soirée invite à découvrir une Amazonie vivante et créative. Un voyage au coeur des cultures autochtones, entre tradition et réinvention.

Concerts et spectacles

Philip Glass, *Aguas da Amazonia*

Third Coast Percussion

Carlos Jacanamijoy

Concert – Performance (Création)

/ Samedi 4 octobre 2025, 17h

/ Dimanche 5 octobre 2025, 18h



La légende de Iara, la voix du fleuve

Compagnie Lumiató

Théâtre d'ombres

/ Samedi 4 octobre 2025, 15h

/ Dimanche 5 octobre 2025, 11h30

Dès 6 ans

Los Wembler's de Iquitos

Captain Cumbia

Bal cumbia amazonienne

/ Samedi 8 novembre 2025, 20h

Le chant des forêts (Show das Matas)

DJ Mam, Djuena Tikuna, Carlos Malta, Choeur Guarani Tenonderã

Concert

/ Dimanche 9 novembre 2025, 17h

Le Vortex Nukak (La Vorágine más allá)

Mapa Teatro

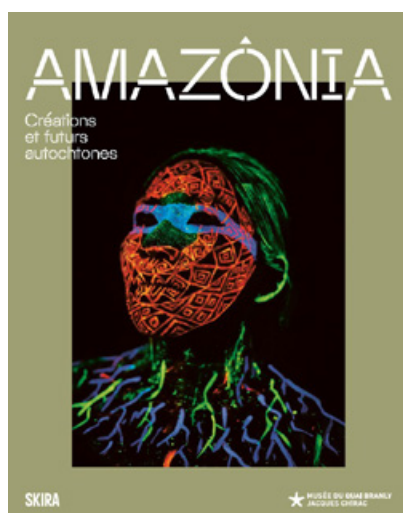
Théâtre (Première française)

/ Jeudi 27 novembre 2025, 19h, 20h30

/ Vendredi 28 novembre 2025, 19h, 20h30

/ Samedi 29 novembre 2025, 15h, 16h30, 18h30, 20h

/ Dimanche 30 novembre 2025, 15h, 16h30, 18h30, 20h



Cinéma

Festival jeune public *Forêts et merveilles*

Du 18 au 26 octobre 2025

Du Japon au Mexique, en passant par l'Europe, la Russie ou la Chine, une sélection de films de toutes les époques à découvrir sur grand écran au musée.

Cinéma amazonien

Du 13 au 16 novembre 2025

Une immersion poétique, politique et cinématographique dans les récits des peuples d'Amazonie.

Pour aller plus loin

Catalogue de l'exposition

Coédition musée du quai Branly Jacques Chirac / Éditions Skira.

244 pages, 39€

Ouvrage collectif sous la direction de Leandro Varison, directeur adjoint du département de la recherche et de l'enseignement du musée du quai Branly – Jacques Chirac, et Denilson Baniwa, commissaires de l'exposition.

Enrichi des contributions de 21 auteurs spécialisés dans de multiples aspects des cultures amazoniennes. 7 essais et 29 focus sur des objets réunissent ainsi des chercheurs, artistes, défenseurs des peuples indigènes, anthropologues, etc.

Plus grande forêt de la planète, l'Amazonie est bien plus qu'un écosystème. Son exceptionnelle richesse biologique n'a d'égal que sa prodigieuse diversité culturelle, marquée par 350 peuples et quelques 300 langues différentes. Cet espace pluriel et vivant abrite une multitude d'êtres humains et non-humains – autochtones, étrangers, animaux, plantes, esprits... Tous participent à un tissage constant de relations et de liens.

Loin de la vision romantique d'une forêt vierge ancrée dans des traditions immémoriales, *Amazônia. Créations et futurs autochtones* propose un regard inédit sur l'Amazonie, vue par ses habitants eux-mêmes, pour révéler la richesse de ses mondes interconnectés. Deux-cents œuvres issues notamment du musée du quai Branly – Jacques Chirac relient collections historiques, art contemporain et arts immatériels, témoignant ainsi de la contemporanéité des cultures amazoniennes à travers le temps et l'espace, et mettant en lumière d'autres conceptions de la beauté et de l'histoire.

Cet ouvrage invite à repenser l'Amazonie non comme un décor, mais comme un espace culturel vibrant et résistant – un appel à reconnaître ses voix, ses histoires, ses futurs multiples.

Écoresponsabilité : cet ouvrage a été imprimé sur un papier certifié FSC et toutes les étapes de sa fabrication ont respecté cette certification qui encourage une gestion écologiquement adaptée, socialement bénéfique et économiquement viable des forêts de la planète, à travers des matériaux issus de forêts bien gérées, de matériaux recyclés et de matériaux issus d'autres sources contrôlées.

Sous le haut patronage de
Monsieur Emmanuel MACRON
Président de la République

Manifestation organisée dans le cadre de la Saison Brésil-France 2025



MINISTÈRE DE LA
CULTURE

MINISTÈRE DES
AFFAIRES
ÉTRANGÈRES



Avec le soutien de l'Ambassade du Pérou en France



COMMISSARIAT

Leandro Varison,

Anthropologue, directeur adjoint du département de la recherche et de l'enseignement, musée du quai Branly – Jacques Chirac

Denilson Baniwa,

Artiste, commissaire, designer et militant des droits des autochtones brésiliens

MÉCÈNES

Avec le soutien de **Weil**

PARTENAIRES



INFORMATIONS PRATIQUES

Amazônia. Créations et futurs autochtones

Du 30 septembre 2025 au 18 janvier 2026

Exposition temporaire / Galerie Jardin

musée du quai Branly – Jacques Chirac.

37 quai Branly, 206 et 218 rue de l'Université

75007 Paris

T. 01 56 61 70 00

Visuels disponibles pour la presse : accès fourni sur demande

#ExpoAmazonia

www.quaibranly.fr

Suivez l'actualité du musée sur :



Horaires d'ouverture du musée

Mardi, mercredi, vendredi, samedi et dimanche de 10h30 à 19h.

Nocturne le jeudi jusqu'à 22h.

Fermeture hebdomadaire le lundi en dehors des vacances scolaires toutes zones confondues.

CONTACTS PRESSE

Claudine Colin Communication – Finn Partners

Alexandre Holin
alexandre.holin@finnpartners.com
Julie Camdessus
julie.camdessus@finnpartners.com
T. 01 42 72 60 01

Spectacles et concerts

Pierre Laporte Communication

Laurence Vaugeois et Christine Delterme
mqb@pierre-laporte.com
T. 01 45 23 14 14

musée du quai Branly – Jacques Chirac

presse@quaibranly.fr

Direction de la communication du musée

Myriam Simonneaux
Directrice de la communication
myriam.simonneaux@quaibranly.fr

Lucie Cazassus

Adjointe à la directrice de la communication
Responsable des relations médias
lucie.cazassus@quaibranly.fr

Serena Nisti

Chargée des relations médias
serena.nisti@quaibranly.fr